

HARPER, J. Russel, *La peinture au Canada des origines à nos jours*. Les Presses de l'Université Laval, 1966. Remarques sur le passage de J. Russel Harper sur Louisbourg, p. 27, cols 1 et 2, chapitre III : « Les peintres de la Nouvelle-France ».

Pierre Mayrand

Volume 20, numéro 4, mars 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302631ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302631ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mayrand, P. (1967). Compte rendu de [HARPER, J. Russel, *La peinture au Canada des origines à nos jours*. Les Presses de l'Université Laval, 1966. Remarques sur le passage de J. Russel Harper sur Louisbourg, p. 27, cols 1 et 2, chapitre III : « Les peintres de la Nouvelle-France ».] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20(4), 656–658. <https://doi.org/10.7202/302631ar>

HARPER, J. Russel, *La peinture au Canada des origines à nos jours*. Les Presses de l'Université Laval, 1966. Remarques sur le passage de J. Russel Harper sur Louisbourg, p. 27, cols 1 et 2, chapitre III: "Les peintres de la Nouvelle-France".

Dans son passage sur l'ingénieur Verrier, l'auteur a fait preuve de la plus grande légèreté dans le traitement d'une question pleine de conséquence pour l'histoire de l'art canadien et de l'art français, que constitue l'activité des ingénieurs et hydrographes du Roi.

Il nous est permis d'abord de nous interroger pourquoi l'auteur a choisi Verrier pour illustrer par un exemple unique, une des productions picturales les plus importantes de l'Amérique française, alors que d'autres sont beaucoup plus illustratifs, et que leur production est extrêmement variée. Des personnages tels que Franquelin et Chaussegros de Lery, auraient, en effet, mérité une place de premier plan et un développement de plusieurs pages. Encore si l'exemple choisi avait été correctement attribué. L'auteur de la vue de Louisbourg qui nous est présentée est non pas l'ingénieur en chef, Etienne Verrier, mais son fils aîné, Claude Etienne Césaire, qui n'avait pas encore obtenu son brevet d'ingénieur, et qui devra faire ses classes, avant d'être promu, en 1734. Il était facile de lire sa signature, Verrier fils "fecit", au bas de la légende, et son attribution n'offrait aucune difficulté. Le jeune Verrier faisait son apprentissage auprès de son père, depuis 1725, comme cela était la règle dans le corps du Génie militaire, à une époque où les grandes écoles étaient encore absentes. Chaussegros de Lery fils reçoit la même instruction, au Canada, en 1738, et De Verville, le créateur de Louisbourg, avait eu son fils auprès de lui.

Bien que le traitement de certains éléments picturaux soit "naïf", le dessin d'architecture n'en reste pas moins très exact et contrôlé dans toutes ses parties. La vue fait état de deux projets importants: d'une part l'aménagement des quais, en forme de redans, inspirés de Rochefort, et sur lesquels devait prendre place la statue pédestre du Roi, devant l'église paroissiale éga-

lement projetée; d'autre part la perfection du Château St-Louis par l'exhaussement des pavillons latéraux, et par la mise en place d'un Beffroi couronné par un dôme. Aucun de ces projets ne fut réalisé tel quel: le quai reçut, en 1741, une enceinte percée de portes qui déboucheront sur des cales, le seul pavillon gauche du Château fut exhaussé d'un étage, en 1731, et le dôme proposé fut remplacé par une "charpente en forme de clocher", en 1733, dont les archives des Colonies ont conservé un beau dessin. La vue de 1731 est contemporaine du voyage de consultation, en France, de l'ingénieur en chef, et de son assistant-dessinateur, Boucher, auxquels fut sans doute recommandée la modification des projets initiaux. Ils n'en restent pas moins fidèles, et la preuve la plus éclatante est le clocher même de l'Hôpital Royal, construit en 1729, dont le dessin nous est parvenu, et dans lequel monsieur Harper exagère au point d'y voir "un gratte ciel rococo qui ne manqua pas d'impressionner les autorités françaises". Cet ouvrage d'inspiration typiquement médiévale est parfaitement conforme à une tradition qui reste vivace, en plein quart du XVIIIe siècle, et accuse difficilement les traits de l'art nouveau. Le seul élément moderne, d'inspiration rococo, dans cette vue, serait le jour, en forme d'ovale, dans la tour du Château, et que l'on ne distingue pas dans la reproduction. En créant le clocher de l'Hôpital, Verrier donnait un centre à la ville naissante et contrebalançait la présence trop évidente du Château sur la hauteur du Bastion principal: entre ces deux poles monumentaux, la ville pouvait se développer et s'embellir, le souci d'embellissement étant omniprésent dans la construction de Louisbourg et conforme aux vues de Vauban.

Nous n'insisterons pas sur les erreurs que contiennent la description archéologique de la maison et des dépendances de l'ingénieur, construite en 1734, pour y accueillir sa famille. Il aurait mieux valu mentionner le Cabinet de l'ingénieur, et faire état des instruments et techniques utilisés pour le lavis et pour le tracé, éléments fondamentaux de cet art d'illustration, qui se situe dans une tradition bien française de la peinture et de la miniature. La science et l'art du dessin et du lavis ont atteint leur plus parfaite expression à l'époque où le jeune Verrier trace sa vue de Louisbourg: si cet art a rejeté le pittoresque des œuvres du XVIIe siècle, conçues le plus souvent comme de véritables compositions picturales, la pureté des teintes, la précision du dessin, la clarté des paysages, et la transparence des couleurs lui assurent une fraîcheur et une force que l'académisme issu des grandes écoles va bientôt lui faire perdre. La vue de Verrier natif de La Rochelle se situe dans le registre des vues de ports

de l'Atlantique méridionale, notamment celles de Rochefort, La Rochelle, Ré, etc.

Un chapitre aurait pu être entièrement consacré à cet aspect de la peinture d'expression française en Amérique et aurait eu l'avantage de nous dévoiler un art généralement méconnu, dont les abstractions mêmes sont charmantes de fraîcheur et d'invention. Nous avons, en effet, beaucoup de peine à suivre monsieur Harper, lorsqu'il conclut sur le caractère "profane" de cet art "comme autre exemple de cette sécularisation de la peinture au début du XVIIIe siècle . . ."

PIERRE MAYRAND

Québec.